

CHRONIQUE ARTISTIQUE

ARTS APPLIQUÉS AU LAOS



ARMES les arts pratiqués en Indochine, ceux du Laos peuvent revendiquer une place importante. L'esprit de ce peuple, à l'encontre de son voisin annamite, plus sensitif que lettré, cependant formé par l'enseignement des pagodes à la connaissance de vieux textes et au sentiment de sa tradition de légendes, se caractérise par un sens très vif du coloris, et de l'effet décoratif. Le Laotien emmagasine ses sensations, se souvient, schématise, stylise par le jeu naturel de son imagination encore naïve et primitive. Il a conservé la fraîcheur d'impression des premiers âges. Il sait observer et rêver. S'il n'a point édifié ces grâces d'architecture dont les ruines délaissées et croulantes couvrent son pays, il n'est pas moins apte au travail patient, à la composition heureuse, et à l'ornementation originale dans les menus objets d'usage journalier. On l'a trop rapidement jugé sur ses capacités au portage, par les sentiers de son énorme brousse montagneuse et trop d'individualités d'esprit superficiel s'en sont tenues au souvenir d'une étape pénible — pour tout le monde — ou d'une certaine répugnance devant l'effort parfois inopportun qu'elle imposait.

A vrai dire, les conditions dans lesquelles s'élabore la fabrication des objets d'art appliqué au Laos, sont toutes particulières. En principe, la production est familiale : selon les méthodes primitives, chaque artisan a appris de ses ascendants détail par détail le métier qu'il enseigne maintenant à ses fils ou à ses proches, orfèvrerie, sculpture sur bois, ou décoration. Les tissages sont effectués par les jeunes filles ou par les jeunes femmes, après les soins du ménage, au métier installé sous la maison des parents. Si des ouvrages parfois délicieux de conception, de forme ou de coloris s'élaborent par cette méthode, il se produit en revanche souvent que les doigts agiles de Pou-Saos obéissent à un esprit distrait ou médiocrement avisé et les tentatives en vue de l'appareillement des étoffes tissées n'aboutissent que très rarement : la disposition de tons a varié en cours d'exécution, ou bien le dessin lui-même ; le motif décoratif ne s'applique qu'à peu près à l'objet auquel l'avait destiné son nonchalant et fantaisiste auteur. Il existe ainsi bien des lacunes à combler pour coordonner la production des objets d'art appliqué du pays et lui donner un sens, et la tâche ne laisse point que d'être assez ardue, et passablement absorbante. En cette matière, d'abord, il est indispensable de prendre un contact effectif avec les différentes catégories d'artisans. Si un ordre ou une mesure administrative atteignent leur but automatiquement par le jeu naturel des rouages des différents services, une action comme celle qui nous occupe, indépendamment des capacités particulières qu'elle suppose chez celui qui l'exerce, exige aussi une sollicitude et un contact constants avec ceux qui en sont l'objet. La race des artisans, en quelque pays qu'elle existe, est généralement insouciante et d'humeur intermittente. Il serait vain de prétendre l'atteindre par des circulaires ou par des prescriptions administratives. En la généralité des pays se rencontre l'élément le mieux fait pour déterminer le progrès en art : c'est la catégorie des amateurs qui suivent la

marche de la production, et par des achats choisis, par la manifestation de leurs préférences, par leurs relations constantes avec les ateliers, agissent sur le sens du progrès. L'amateur est, d'autre part, le client pour qui, en toute éventualité, on travaille avec le souci de constituer dans l'échope un choix d'objets susceptibles de le séduire. On travaille ainsi en dehors de toute commande, pour réaliser une chose intéressante et tenter l'achat et voici que l'on se soucie à présent, en certaines régions d'Indochine tout comme ailleurs, de contribuer aux expositions organisées par les amis des arts.

Mais au Laos, comme en général dans les pays de la Brousse, les conditions sont toutes différentes. L'artisan est un individu qui, possédant une tournure d'esprit, des aptitudes, une manière de sentir particulière, mène cependant la vie des gens qui l'entourent et partage leurs occupations ordinaires. Parfois, soit à la demande de quelqu'un, soit pour ses besoins personnels, soit même pour son plaisir aux moments de désœuvrement, il se met à un travail d'art et tente de réaliser une jolie chose ; son inexpérience lui importe peu, il agit selon ses moyens et son instinct. D'autre part les villages sont éloignés, les moyens de communications difficiles, les nécessités de la vie quotidienne, travaux de pêche, de rizière ou de commerce absorbantes. Les procédés techniques ne peuvent être aisément vulgarisés. Ils ne pourraient l'être que difficilement aussi, car une action utile ne saurait guère s'exercer que sur les artisans du lieu même où serait tentée une organisation. Le public indigène ne se montre pas difficile non plus sur la façon de présenter un ouvrage. Les hauts dignitaires, les fonctionnaires d'un certain rang, les amateurs d'un certain ordre, possèdent du reste leurs ouvriers particuliers, choisis parmi les plus habiles, et vivant même parfois chez eux. Le public européen qui pourrait exercer une influence bienfaisante est trop limité. Beaucoup de ceux qui pratiquent ici la recherche du bibelot ne s'intéressent guère en effet qu'aux statuettes religieuses ou archéologiques des Bouddhas. Ils partagent aussi ce préjugé du grand public qu'un objet d'art local a dû être produit sans effort ni mise de fonds et n'a, par conséquent, qu'une faible valeur, ou bien, ils pensent que son auteur ne sait pas s'apprécier, et que, du reste, acquérir un bibelot pour une somme infime, en rehausse l'intérêt. Enfin, le goût de ces amateurs occasionnels ne reposant sur aucune conscience bien définie de ce qui peut constituer l'œuvre d'art, leur choix n'a aucune sûreté. Ils ne se soucient point au surplus, de l'origine de l'objet, mais seulement de son vendeur. L'action des particuliers demeurant restreinte, les résultats d'une exposition sont nécessairement d'une faible importance. L'appui de l'Administration serait sans doute plus efficace. Encore devrait-il ne s'exercer que dans certaines conditions seulement. L'Administration est organisée en effet en vue d'intérêts politiques et économiques déterminés ; elle s'adresse à la population toute entière, et procède par décisions et par mesures revêtant un caractère général, mais il est sans exemple que la promulgation d'un édit ou d'un arrêté, ou que le palabre ou les prescriptions d'un chef de province aient eu le moindre effet sur l'esprit des artistes d'un pays. Aussi bien ne s'agit-il point ici d'exercer aucune autorité : s'éclairer, discerner dans l'ensemble des artisans quelques individualités d'esprit mieux formé, de technique meilleure, les favoriser, mettre les bonnes volontés à même de profiter de leur expérience, accorder certains avantages à ceux qui auront su dégager leur personnalité et produire utilement, leur donner les moyens d'acquérir les notions ou la connaissance des procédés qui leur font

défaut, constitue déjà pour des chefs une louable tâche, qui pourrait être assez aisément réalisée en voulant bien ne pas centraliser par principe, dans ce Laos aux régions si différentes.

L'Administration locale, du reste, n'aurait qu'à gagner à témoigner quelque intérêt à certaines traditions, à certaines tendances de l'esprit indigène, et à montrer que les soucis du fisc et les nécessités de la mise en valeur ne sont pas dans notre colonisation exclusifs de quelque sollicitude pour la vie particulière de la population qui nous obéit. Tentatives semblables ont rencontré dans d'autres parties de l'Union et notamment au Tonkin, un succès immédiat. D'ailleurs, comme en ce pays, le mouvement qui pourrait être déterminé, ne manquerait pas non plus d'intérêt du point de vue économique. Il faut bien que l'industrie du tissage au Laos, par exemple, ait une certaine importance, puisque des maisons allemandes avaient depuis plusieurs années trouvé avantageux d'inonder le pays de contrefaçons à bon marché et de supplanter, au lieu même de leur production, ces curieuses ou séduisantes étoffes qu'il est vraiment bien regrettable de voir peu à peu se raréfier.

Notre ami Maybon travaille actuellement à réunir pour l'exposition des arts décoratifs à Paris, en 1925, la contribution de ce pays. Il n'est pas douteux qu'elle n'y soit appréciée comme elle le mérite.

Emmanuel DEFERT.

